



Ce n'est pas faux, mais est-ce vrai ?

Serge Renaudie, ACE DDT 45

Notre qualité d'architecte nous pousse à pratiquer les villes et les territoires en tous sens ; la ville étant devenue planétaire, nous sommes devenus des globe-trotters de l'urbain. Le passage dans les nouveaux quartiers d'Helsinki, rapide mais efficace, a fait ressortir quelques interrogations espiègles sur le sens des choses comme si la perfection recherchée dans ces urbanisations avait fait miroir à notre nature.

Dans ces quartiers neufs d'Helsinki

Pas de papier gras et ni de crotte de chien, des trottoirs larges mais sans voitures garées dessus, des voiries propres, un tram qui passe sans bruit, des placettes avec des bancs et des arbres, des canaux et des petits ponts courbes pour les enjamber, des chemins piétonniers et des pistes cyclables partout, partout, partout ...

Des écoles et des collèges avec des cours ouvertes, des jeux qui ne restent pas enfermés dans l'enceinte scolaire, une galerie marchande avec une bibliothèque sur la gare multimodale, des œuvres d'art contemporain s'adaptant à l'espace public, des commerces et des services en pieds d'immeubles sur la rue principale, un restaurant dans la maison victorienne aux jolies couleurs pastel, des parcs bien peignés ...

Un rapport équilibré entre la hauteur d'immeuble et la largeur d'îlot, des prospects sur la largeur des voiries qui n'amènent pas à trouver les immeubles trop hauts ou trop bas, des parkings sous les immeubles et des jardins en cœur d'îlots, un bon rapport plantations/minéralisation, des îlots non clos sur eux-mêmes, traversables par les piétons et ouverts sur des perspectives vers la mer ...

Des logements avec plusieurs orientations au soleil, et des balcons où on peut s'asseoir autour d'une table et fermer l'hiver derrière de grandes baies vitrées coulissantes, des bâtiments super-isolés, une architecture sans artifice ou si peu, ou avec juste ce qu'il faut de fantaisie, des salons de luxe pour poser son vélo, des salles communes pour se vautrer devant la vidéo, pour grignoter, pour se connecter, pour pouponner, des salons d'été sur la terrasse sommitale

engagée pour éviter les jets de bouteille de bière, ...

Des maisons tout en bois, aux couleurs apaisantes, avec des jardinets, des haies vives et des dépendances plus grandes qu'un T4, des ruelles et des prés, des arbres, des terrains de sport, des garages, des limites vertueuses entre le privé et le public ...

Des plages de sable, en bord de quartier finissant sur des quais, propres avec un bistro et des WC designés avec finesse, un cours d'eau non polluée, des vues sur la baie, des îles protégées, des pins et des rochers adoucis par les millénaires d'érosion, l'eau qui clapote, le vent qui bise... L'idéal d'un hédonisme bourgeois de l'éco-bourg retrouvé : se caler le cul dans la ville et se projeter du regard dans la nature ...

C'est peut-être ce que l'on pourrait souhaiter de mieux pour nos éco-quartiers douteux ou pour les lotissements qui continuent de s'étaler en France où nous sommes devenus, sur les questions environnementales, les spécialistes du "un pas en avant, deux pas en arrière".

Dans ces quartiers d'Helsinki, dans ces paysages, dans ces architectures... tout est bien. Rien à dire. Rien... Tout cela est juste, parfaitement ajusté à ce que l'on imagine des rapports humains pacifiés.

Pourquoi quelque chose manque ?

Mais en arpentant ces quartiers, une question surgit : pourquoi quelque chose manque ?

Qu'est-ce qui s'inscrit en défaut dans l'arrangement apaisant de ces alternances vertueuses de jardins inertes, d'îlots calibrés, d'architectures honnêtes ? Tout est juste mais justement pourquoi le juste ne fait pas vrai ? Pourquoi le juste ne suffit pas pour être vrai ?

Cherchons, plus loin, aux antipodes de notre ville planétaire... A Hong Kong, la fièvre immobilière plante avec acharnement des tours et des super-hyper-marchés-malls immenses. Nous sommes ici dans l'hyper-densité avec la construction d'îlots de tours de 60 étages, aux logements tous strictement identiques, club-house au centre et galerie marchande qui passe d'un îlot à l'autre ... L'hyper-densité



s'est acoquinée avec l'hyper-consommation et son cortège de services, de cartes de fidélité et de réduction, d'emprunts tous azimuts, et de spéculation organisée. C'est une vie urbaine cadrée, surdéterminée, surdirigée.

A côté de cela, des villages ont perduré, coincés sur les collines de l'île ou du continent. On y retrouve le plaisir des villages méditerranéens bien que les constructions soient en matériaux industriels souvent de récupération et très hétéroclites car il est interdit de construire en "dur". Les espaces privés et publics se combinent dans les trois dimensions avec une complexité toute spontanée jouant de l'imbrication intime des pleins et des vides et de l'irrigation efficace des passages montant et descendant la colline comme le bâti. L'utilisation des matériaux et leur mise en œuvre révèlent une imagination débordante, sans cesse renouvelée. On y lit le plaisir de vivre partout, inscrit dans les jardins serrés qui remontent en treilles ou les potagers en cagettes, dans les terrasses hautes où on fait sécher les herbes et où on se rafraîchit les nuits d'été, dans les pots de fleurs amoncelés au détour d'un chemin, sous un arbre autour duquel s'enroule un escalier, dans les sculptures faites avec de vieux ventilateurs qui tournent au vent, dans une placette où s'installent des tables et des chaises... Sortant de l'immensité verticale de la ville, on retrouve dans ce village le plaisir de humer comme un parfum de liberté dans les initiatives individuelles qui composent cet ensemble collectif.

Ici, pas de master plan, pas de répartition savante en îlots, pas de plan des déplacements urbains, pas même d'échelle puisque les dimensions ont été imposées par ce qui est constructible sans engin de chantier, sans grue, à dos et à mains d'homme.

Force est de constater que partout sur la planète où la population a été amenée à construire elle-même, les formes

urbaines ou villageoises se sont composées à partir d'organisations complexes. Cette complexité spontanée relève-t-elle d'un caractère universel chez les humains, quelles que soient leurs cultures ? Ce caractère, pour ainsi dire inné, subirait-il la première frustration du sujet urbain ? Si ce qui se construit dans l'urgence et la nécessité échappe à la dictature des bonnes intentions, et à de celle du bon goût, cela signifie-t-il que toute urbanisation s'inscrivant avec plus de moyens et dans des délais moins pressants ne peut plus échapper à la castration de la mise en ordre ? Et que dès lors que le droit de construire son propre habitat et son cadre de vie est délégué à des spécialistes, la ville se sclérose ? Et que cette sclérose constitue le fondement même de tout urbanisme, même éco ou environnemental ? Derrière la recherche de vouloir le "bien des gens", se cache très souvent la prétention à vouloir gérer et contrôler les gestes et les relations entre individus. Est-il possible d'organiser du collectif sans déposséder les individus de leur libre arbitre ?

Derrière le "bon goût", quelle que soit l'esthétique revendiquée, se cache un projet hégémonique. La fonction des architectes ne consiste-t-elle pas à mettre en corrélation le "bien des gens" et le "bon goût" sur un fond économique qui s'efforce de ne pas dire son nom ?

Une double aliénation

En premier celle de ceux qui se dépossèdent du droit de construire leurs lieux de vie pour nous le déléguer, à nous architectes, urbanistes, promoteurs, paysagistes, administrations diverses... Et la seconde aliénation, parallèlement inversée, celle qui nous lie à cette responsabilité.

Cette aliénation qui nous rend, nous architectes, responsables envers les habitants de ce que nous



architecturons pour eux peut entrainer les plus torturés d'entre nous à nous interroger sur ce que nous sommes capables de proposer comme degrés de liberté dans ce que nous organisons. Mais combien de programmes nous y autorisent ? Et combien de promoteurs, publics ou privés, s'y intéressent encore ? Avons-nous encore la possibilité d'avoir un autre rôle que celui de décorateur ?

Cette double aliénation trouverait sa résolution si l'architecte retrouvait l'individu, qui aurait réussi à sortir de l'ordre social et des impératifs économiques qui l'y liaient, parvenait à rejoindre le désir de l'Autre pour y éteindre sa fonction ... anéantissant au même moment plus-value et plus-de-jouir. Rejoindraient-ils ainsi, tous ensemble, la condition des célèbres porcs-épics de Schopenhauer en trouvant la bonne distance à l'autre, celle qui ne justifie plus qu'on s'approche de trop près ni qu'on s'éloigne tout à fait, une société où il n'est plus besoin de parler pour communiquer ni de construire pour s'abriter ? Les solutions helsinkiesques apparaissent comme une recherche d'apaisement urbain rendant acceptable une

structure sociale où les passions n'auraient pas cours – ni pression, ni passion. Cet urbanisme de la justesse rate la marche du vrai et s'impose comme un immense faux, une contrefaçon de l'équilibre et de la paix sociale. Comme un plan masse apocryphe de l'Eden.

Le vrai n'advient-il qu'avec la nécessité et l'urgence ? Dans quelles conditions parvient-il à perdurer et prétendre à un état permanent ? Ou s'épuise-t-il sous les règlements, les normalisations, la standardisation ? La banalisation étouffe-t-elle son énergie ? A force d'ajustements, le vrai ne devient-il que juste ?

Le vrai est-il obligatoirement soumis à l'injustice ; et la justice, censée protéger le vrai, n'arrive-t-elle qu'à l'ajuster au point de le dissoudre dans le banal.

Alors ? Architecte, justicier étouffant le vrai dans les bras de ses bonnes intentions, ou architecte en quête du vrai pour se dissoudre dans l'errance des moments exceptionnels ? Narcissique obligatoirement... plongeant dans chaque miroir de chaque ville de cette planète bourrée à craquer. Etc ???